

ne trouvez-vous pas qu'il ressemble un peu à son grand père ?

—Beaucoup.

—Dites-moi donc comment il se fait qu'il s'appelle Marcel ?

—Fantaisie du grand-père, qui me parut très légitime, le nom étant joli. Mais si vous m'en croyez, nous couperons court à notre causerie ; j'ai hâte de vous présenter à ma femme.

Ils rencontrèrent Albert dans une allée du jardin. M. Vandœuvre avait le cœur trop plein pour ne pas faire un heureux du premier être auquel il allait adresser la parole.

—Albert, dit-il, en souriant, la conversation que je viens d'avoir avec M. Deltheil, a précipité ma décision, — il s'arrêta en regardant malicieusement le jeune homme qui avait pâli — Marcel restera en France, et je ne suis pas éloigné d'accepter les idées de votre père.

—Est-ce possible ? je n'osais plus espérer.

—Allez retrouver votre fiancée, mon enfant, et dites-lui que nous hâterons le jour de votre mariage.

Il écouta à peine ses remerciements, il avait hâte d'aller porter à d'autres des paroles de consolations et d'espérance.

Ce fut Jeanne qu'il rencontra la première elle aussi avait subi la contagion de la tristesse qui régnait autour d'elle. La charmante enfant qui d'ordinaire égayait toute la maison du bruit de sa gaieté était inquiète ; un nuage de mélancolie était répandue sur sa figure. Elle avait surpris des larmes dans les yeux de sa mère, quelques mots entendus à la dérobée dans une conversation entre Mme Vandœuvre et son fils, lui avaient appris que celui-ci allait repartir, probablement pour toujours. Elle s'était jusqu'alors efforcé d'écarter l'idée qu'elle était l'objet d'un injuste préférence de la part de son père. Maintenant le doute n'était plus possible, l'affection du père était si vive pour l'une qu'il ne pourrait s'en séparer ; il se prêtait sans regret à l'éloignement de l'autre. Pourquoi cette antipathie que rien ne justifiait ? Pourquoi ce privilège dont elle ne voulait pas ? Elle se promettait de s'en expliquer avec son père et de lui demander pourquoi il ne faisait pas deux parts égales de son affection ; il faudrait bien qu'il répondit à ses questions et, comme elle le savait plein de droiture, il ferait amende honorable et oublierait ses préventions.

Elle fut arrachée de ses réflexions par la voix de son père qui lui dit gaiement.

—Que fais-tu là, paresseuse ? Et les préparatifs des noces d'argent, les as-tu oubliés.

Elle le regarda avec une sorte de stupeur. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il était dominé par de sombres pensées et maintenant la joie rayonnait sur son visage.

—Je croyais, mon père, que vous désapprouviez mon idée.

—Tu as pu le croire en effet, mais maintenant je n'y rallie sans réserve. Allons, à l'ouvrage, tu as beaucoup à faire, je compte sur ton activité pour donner à cette fête toute la solennité désirable. Il faut que les cloches sonnent à toute volée, que la maison soit splendidement décorée comme pour un jour de bonheur. Il faut que les fleurs mettent partout leur note joyeuse ; allons, hâte-toi de dévaster les parterres et les bosquets.

Puis, s'adressant à Albert qui s'était approché.

—Venez donc aider Jeanne, vous devez avoir quelque chose à lui dire. A l'ouvrage, mes enfants, vous n'avez pas de temps à perdre.

Pendant que les deux jeunes gens laissaient tomber sous leur doigts les roses, les marguerites et les fuchsias, il s'oublia à les regarder d'un œil attendri. Jeanne, ayant

par hasard levé la tête aperçut à une croisée sa mère et son frère ; qui causait gravement. Elle les invita par des signes pressants à descendre, elle voulait qu'ils profitassent des bonnes dispositions où se trouvait son père ; elles étaient si inattendues qu'elle se demandait si elles seraient durables.

Ils se rendirent à cet appel ; Marcel précédait sa mère qui le suivait timidement, hésitante et craintive. Pour rejoindre sa sœur il était obligé de passer auprès de son père.

—Tu arrives à propos, Marcel, lui dit celui-ci, j'avais à te parler, mais auparavant laisse-moi te regarder.

Il resta devant lui dans l'attitude de l'admiration.

—Lorsque j'avais ton âge, reprit-il, il y a longtemps de cela, l'on m'adressait des compliments sur ma bonne mine, mais tu es beaucoup mieux que je n'étais alors, tu es une de ces physionomies heureuses qui captivent tout de suite la sympathie. Je ne m'étonne pas des propos louangeux dont tu as toujours été l'objet. A propos, sais-tu que M. Deltheil ne part plus ?

—Alors, il me faudra partir seul ?

—Du tout, tu restes avec nous, je viens de causer longuement avec notre ami, nous avons arrangé cela.

Comme Marcel le regardait avec étonnement, il ne lui laissa pas le temps de l'interroger.

—J'ai d'autres intentions auxquelles, j'espère, tu ne refuseras pas de te prêter. Tout compte fait je crois pouvoir te promettre ici un avenir meilleur que celui qui t'es réservé dans la marine. Je suis fatigué des affaires j'ai besoin de me reposer. Tu m'aideras à liquider celles que j'ai sur les bras. Mon ami Boissière m'a fait une proposition très séduisante pour toi. Le concours d'Albert ne lui suffit plus, il a besoin d'un associé et a songé à toi ; il ne pouvait faire un meilleur choix. Tu consens, n'est-ce pas ? à rester avec nous. Ta sœur va se marier, elle laissera un grand vide parmi nous, il faut que tu la remplaces pour égayeur la maison, nous nous appliquerons à te rendre cette tâche facile.

Il s'exprimait avec beaucoup d'animation ne laissant pas à son fils étourdi par ce langage, le temps de placer une parole. Mme Vandœuvre s'était approchée et ouvrait de grands yeux en voyant son mari si différent de ce qu'il était naguère. Il se tourna vers elle.

—Berthe, je vous présente M. Marcel Deltheil, un vieil ami de votre père, qui a bien voulu me raconter comment votre famille l'avait obligé à une époque où sa liberté, sa vie même étaient en danger ; il vous contera cela lui-même, plus tard, après nos noces d'argent ; aujourd'hui je désire que vous ne pensiez qu'à nous ; mais avant tout dites-moi si vous êtes d'accord avec moi, et si vous approuvez les décisions que je viens de prendre à propos de nos chers enfants.

Il exposa de nouveau ses projets, traçant le tableau de cette réunion des membres de la famille conspirant tous ensemble pour le bonheur commun. Elle croyait rêver. Cette gaieté expansive, ces élans de tendresse, ces accents émus avec lesquels il retraçait les joies de l'intimité, tout cela lui paraissait si étrange qu'elle était tentée de croire qu'il se jouait d'elle ou que son cerveau s'était dérangé. Il devina sa pensée.

—Oh ! j'ai toute ma raison, dit-il, il n'en était peut-être pas ainsi pendant ces dernières années. De folles, bien folles imaginations venaient m'assaillir, des papillons noirs voltigeaient autour de moi. Mais c'est fini, ils se sont envolés sans retour. Je veux désormais que la gaieté rayonne sur tous les fronts

comme sur le mien, que les jours s'écoulent aussi radieux que le soleil qui éclaire.

Sa voix avait une vivacité nerveuse, elle redevint plus calme : il cessa d'employer ce style imagé qui témoignait de l'exaltation de ses sentiments. Peu à peu il employa des termes plus simples et son langage prit le ton d'une causerie familière. D'abord les mots étaient sortis avec précipitation de sa bouche, comme s'il n'avait pu arrêter le flot de ses pensées ; il permit enfin la réplique à sa femme et à son fils, ce fut un échange d'idées, de sentiments et de projets auxquels ne se mêla aucune note discordante. Mme Vandœuvre et son fils ne pouvaient s'expliquer cette métamorphose aussi brusque que complète, mais, quand vient le bonheur, il est sage de ne pas lui chercher chicane sur ses origines et de ne pas s'égayer en vaines investigations sur son point de départ ; ainsi firent Marcel et sa mère, ils s'abandonnèrent sans réserve à la joie de voir s'ouvrir devant eux une perspective qu'ils n'auraient pas osé rêver et qui comblait tous leurs vœux.

La causerie se prolongea longtemps ; ils ne s'apercevaient pas que le jour baissait et que le soleil, à son couchant, projetait ses derniers rayons sur cette belle soirée de printemps ; ils avaient encore beaucoup de choses à se dire, lorsque sonna l'heure du dîner. Jeanne et Albert les rejoignirent les bras chargés d'une abondante moisson de fleurs. Ce repas fut un repas fiançailles ; ce fut aussi le prélude de ces noces d'argent dont Jeanne avait pris l'initiative et auxquelles maintenant chacun était disposé à apporter sa part de gaieté.

M. Vandœuvre voulut qu'elles fussent célébrées avec pompe et que rien ne fût épargné pour en augmenter l'éclat.

—Le spectacle de deux époux qui, après vingt-cinq ans de mariage, s'aiment encore comme au premier jour est d'un bon exemple, dit-il, il convient de lui donner du retentissement.

Les années s'écoulèrent sans démentir les promesses que cette date rappelait à chacun des convives. M. Vandœuvre avait eu l'intention de garder pour lui seul le secret de la cause qui avait troublé si longtemps l'harmonie du foyer, mais il est difficile de persévérer dans le silence quand une femme aimée est décidée à vous le faire rompre.

FIN

VRAI, MAIS PROSAIQUE



Adèle à son amoureux. — Ne vous semble-t-il pas qu'il s'écoule un siècle d'un samedi à l'autre ?

Frank. — Vous avez raison. Il y a même des fois qu'il me semble que le jour de paie n'arrivera jamais.